

Chez les primates, la fin du mythe du mâle dominant

[Magali Reinert](#) 2 mai 2026 à 10h51

Dans les rapports de domination entre les mâles et les femelles, toutes les règles sont dans la nature des primates. L'idée généralement admise que la domination chez ces mammifères était nécessairement soit mâle (majoritairement) soit femelle (plus marginalement) est désormais battue en brèche par les primatologues, qui appellent à sortir de cette vision binaire. Au-delà de la biologie, la culture et la vie sociale de ces mammifères rendent les relations entre les sexes bien plus flexibles que ce qui était envisagé précédemment.

Certes, chez certaines espèces, la hiérarchie est limpide. Chez les babouins chacmas, les mâles l'emportent à plus de 90 %. Un mâle de 35 kg, deux fois plus lourd qu'une femelle, impose presque toujours sa loi. Un ratio inversé chez la plupart des lémuriens, où les femelles gagnent haut la main. Mais c'est une minorité.

« Dans seulement 17 % des populations étudiées, les mâles sont strictement dominants sur les femelles, et 13 % où ce sont les femelles qui sont strictement dominantes. Chez beaucoup d'espèces, en cas de conflits, les femelles l'emportent aussi souvent que les mâles », précise Élise Huchard, directrice de recherche au CNRS à Montpellier (Hérault) et première autrice d'une étude comparative sur 121 espèces parue en [juin 2025 dans la revue scientifique PNAS](#). Pour arriver à ces résultats, les scientifiques ont balayé une imposante littérature pendant cinq ans, à la recherche de confrontations impliquant un mâle et une femelle. Puis ils ont calculé le pourcentage de confrontations gagnées par les femelles.



© Illustration Justine Vernier / Mediapart

Aujourd'hui, il est admis que, dans de nombreuses sociétés de primates, les femelles établissent leur domination non par la force, mais en contrôlant la reproduction : « *Quand les femelles décident avec qui et quand elles s'accouplent, elles tiennent un levier de pouvoir redoutable. Si un mâle se montre trop agressif, la femelle peut lui refuser l'accès au sexe. Les mâles sont alors beaucoup plus coopératifs* », raconte Élise Huchard. Ce consensus est récent.

Longtemps, la primatologie s'est en effet intéressée surtout aux mâles. Et le dimorphisme sexuel – c'est-à-dire souvent la supériorité physique des mâles – était un élément explicatif majeur pour démontrer leur domination. Mais la discipline s'est féminisée et les primatologues se sont mis-es à regarder aussi les femelles et les relations entre les sexes. Dans *Primate Visions* (ouvrage publié en 1989 et partiellement traduit sous le titre [Être femelle. Le tournant féministe de la primatologie](#) aux éditions Wildproject), la philosophe Donna Haraway a ainsi montré comment les connaissances

sur les primates étaient biaisées, montrant des mâles dominants et des femelles passives, puis comment la discipline a changé sous le regard des chercheuses.

Julia Andrea Kunz, postdoctorante en anthropologie évolutive à l'université de Zurich (Suisse), nous raconte par exemple ses observations sur une population sauvage d'orangs-outans, au sein desquels la forte coercition sexuelle des mâles est admise : *« Pourtant, les femelles gardent des marges de manœuvre dans le choix des pères. Pendant ma thèse, en croisant les observations de leurs comportements et des mesures de leur taux d'hormones, j'ai montré que les femelles résistaient plus aux assauts des jeunes mâles pendant leur période de fertilité. »*

L'influence des coalitions

Chez les bonobos, où les mâles sont modérément plus lourds, les femelles dominant souvent. En particulier lorsqu'elles forment des coalitions pour asseoir leur pouvoir au sein du groupe, selon une [étude parue en 2025](#). Les données de trente ans d'observations de six populations sauvages ont en effet montré l'importance du support social mutuel entre des femelles sans liens familiaux dans la dynamique de dominance des sexes.

« Ça a été une surprise de constater de grandes variations entre les niveaux de coalitions des femelles, selon les périodes et les populations. Avec des situations comme dans la population de Kokolopori [une réserve de République démocratique du Congo – ndlr] où il y a une super ligue des femelles qui fait la loi. Les mâles ont peu à dire là-bas... », nous raconte le premier auteur de l'étude, Martin Surbeck, de l'université Harvard.

Nous avons observé que la dominance des femelles est plus fréquente chez les espèces arboricoles, dans lesquelles il y a plus de contrôle reproductif a priori.

Simone Pika, de l'université allemande d'Osnabrück

De fait, les relations entre les sexes dépendent des structures sociales, nous explique Simone Pika, de l'université allemande d'Osnabrück. « *Les systèmes sociaux chez les grands singes diffèrent considérablement, avec par exemple des systèmes de fission-fusion (la taille et la composition du groupe varient au cours du temps) chez les chimpanzés et bonobos, et des structures en harem chez les gorilles.* » Mais des différences s'observent aussi au sein d'une même espèce.

Par exemple, les différences culturelles entre les sociétés de chimpanzés en Afrique ont été bien décrites. En Afrique de l'Est, la violence territoriale est courante entre mâles, et les femelles ont peu de pouvoir. En Afrique de l'Ouest, le niveau de coopération est plus élevé, ce qui modifie l'équilibre du pouvoir entre les sexes. Les femelles forment des groupes d'intérêts qui freinent les tactiques brutales des mâles.

Et là encore, rien n'est écrit. « *J'ai commencé à étudier les chimpanzés au parc national de Kibale en Ouganda, où il semblait de prime abord que la société était principalement influencée par les mâles et leurs fortes alliances et amitiés. Mais des études plus récentes ont montré que les femelles forment aussi des liens forts, qui influencent leurs relations aux mâles* », souligne Simone Pika. À force d'observations, les primatologues reconnaissent aussi la part de la personnalité de chaque individu, les comportements variant d'un animal à l'autre.

Le rôle de l'apprentissage

Le milieu joue également un rôle dans cette histoire. Les forêts semblent ainsi plus propices aux femelles, qui peuvent s'y cacher et ainsi se soustraire aux mâles. C'est d'ailleurs l'une des hypothèses mobilisées pour expliquer ces différences entre les chimpanzés d'Afrique de l'Est, qui vivent en savane, face à ceux d'Afrique de l'Ouest, qui vivent en forêt.

« *L'importance du mode de vie arboricole est montrée par notre approche : en comparant espèces terrestres et arboricoles, nous avons observé que la dominance des femelles est plus fréquente chez les espèces arboricoles, dans lesquelles il y a plus de contrôle reproductif a priori, puisqu'il est plus facile d'échapper à la monopolisation des mâles dans un milieu végétalisé* », raconte Élise Huchard. C'est le cas également des lémuriens arboricoles.

Il ne faut cependant pas jeter la biologie avec l'eau du bain. Et dans le contrôle de la reproduction, plusieurs mécanismes évolutifs sont associés à l'augmentation du pouvoir des mâles ou des femelles. Comme la visibilité ou non de la période d'ovulation.

Chez les chimpanzés, des tumescences rouges indiquent quand les femelles sont fertiles, ce qui pousse les mâles à vouloir les monopoliser pendant cette période. Chez les bonobos en revanche, les femelles sont fertiles sur de longues périodes et les tumescences sont quasi permanentes, si bien que les mâles ne peuvent pas en déduire les périodes de fertilité.

« *Chez certaines espèces, les structures génitales nécessitent une forte coopération des femelles pour la copulation* », raconte également Martin Surbeck. Un exemple connu chez une espèce matriarcale, pas chez les primates cette fois, est la formation d'un pseudo-pénis chez les femelles hyènes, qui rend l'accouplement très difficile si la femelle n'est pas consentante.

Les mères chimpanzés tendent à jouer plus avec les fils, par réaction à leur tempérament plus que par choix.

Kristin Sabbi, chercheuse à Harvard

Autre élément qui semble influencer les rapports entre sexes : l'éducation. La longue période de développement chez certains primates comme les

chimpanzés, qui arrivent à l'âge adulte vers 15 ans, pourrait jouer un rôle. Mais là encore les scientifiques n'en sont qu'au début de la compréhension. *« Il ne fait aucun doute que l'apprentissage joue un rôle crucial dans le développement des comportements. Mais le rôle de l'influence sociale dans l'émergence de comportements genrés est encore mal compris chez les animaux »*, pointe Martin Surbeck.

Dans son livre [Différents. Le genre vu par un primatologue](#) (Les liens qui libèrent) paru en 2024, le primatologue hollandais Frans De Waal racontait la différence d'éducation des mères chimpanzés avec leurs fils ou leurs filles dans les populations en captivité qu'il a étudiées. Notamment, les jeunes femelles chimpanzés apprennent auprès de leur mère à extraire des termites de leurs nids en y plongeant des brindilles. Et pas les jeunes mâles.

Une constatation que ne partage pas Kristin Sabbi, chercheuse associée dans le département de Martin Surbeck à Harvard, qui travaille sur les chimpanzés en milieu sauvage : *« Il ne semble pas que les mères traitent différemment leurs enfants selon leur sexe, mais les expériences sont différentes, car les jeunes mâles jouent plus et sont plus agités. Donc les mères tendent à jouer plus avec les fils, par réaction à leur tempérament plus que par choix. »*

Charge de la preuve compliquée

Puisque les primatologues s'accordent sur le fait que les comportements entre les sexes varient d'un individu à l'autre et dépendent du contexte social et culturel, à quand une large ethnologie des sociétés primates pour mieux les comprendre ? *« C'est une approche qui reste difficile, car peu de populations de primates sont étudiées : pour certaines espèces, les travaux se basent sur une seule population ; jusqu'à une dizaine pour les espèces les plus étudiées comme les chimpanzés et les bonobos. C'est très limitant pour l'étude des comportements et de la vie sociale et*

culturelle », explique Élise Huchard.

Face aux petits effectifs étudiés, la charge de la preuve est compliquée. « *Il ne s'agit pas de sous-estimer nos observations, mais nous avons besoin de les tester de manière significative pour les valider scientifiquement* », souligne Julia Andrea Kunz. Rappelons que l'éthologie, c'est-à-dire l'étude du comportement animal dans son milieu naturel, revient de loin. Plus précisément d'une conception de l'animal-machine héritée de Descartes dans laquelle les animaux étaient perçus comme des automates répondant mécaniquement à des stimuli.

Bien sûr, de l'eau a passé sous les ponts mais l'approche quantitative reste la règle pour valider les hypothèses. Et la primatologie est prise entre deux feux. D'un côté, les sciences humaines qui stigmatisent son déterminisme évolutif, autrement dit l'idée que les comportements sont conditionnés par l'évolution génétique. De l'autre côté, les sciences de la vie qui tendent à taxer les primatologues d'anthropomorphes quand ils et elles retrouvent chez les singes des comportements humains. Ce à quoi le primatologue Frans De Waal opposait l'« *anthropodéni* », moquant l'idée que notre espèce serait incomparable aux autres espèces animales.

Si beaucoup reste à faire pour étudier nos lointains parents non humains, la bonne nouvelle est qu'en matière de relations de pouvoir entre les sexes, tout est possible. Y compris faire société sans violence sexuelle, comme nous le montrent les bonobos.